

J'aurais voulu venir plus tôt, mais j'ai dû attendre Gyurica et tu sais qu'il est toujours en retard. Il s'était annoncé pour neuf heures, mais il était onze heures bien sonnées quand je l'ai vu franchir la porte cochère. Tout le monde le croit propagandiste ou démarcheur, en dépit de la trousse de médecin qu'il porte à la main. Il s'est arrêté au milieu de la cour, a cligné des yeux comme s'il cherchait ce numéro 39 où on l'avait appelé ; en le voyant, les bonnes femmes ont quitté leur galerie pour rentrer dans leur cuisine en faisant claquer les portes. Lorsque enfin il eut trouvé, il souffla bruyamment, s'épongea le front et réclama un verre d'eau à Gizi. Quant à mon pied, il n'avait rien de grave : il suffirait que je marche le moins possible et que j'applique des compresses. De toute façon, l'enflure ne passerait pas avant vingt-quatre heures et, d'ici-là, personne ne me demanderait de sauter en bas d'un arbre. *De haut en bas, de haut en bas, je les porte de haut en bas.*

Gyurica n'a pas parlé de toi. Non par discrétion, non, mais il n'avait rien à ajouter. Et puis qu'aurait-il ajouté ? Il fixait Gizi, assise toute raide à la table ronde, les mains sur les genoux en bonne maîtresse de maison. Lorsqu'il s'est levé, elle a versé de l'eau dans la cuvette et a déplié une serviette propre.

Le lit était refait mais, à voir mon sac et mes gants, on comprenait que j'avais passé la nuit ici. La canne et l'imperméable en plastique de Jozsi pendaient à la patère ; sur la tablette du lavabo, bien en évidence, s'étaient étalés son blaireau et le bâton de savon à barbe. J'avais enfilé le peignoir à grandes fleurs de mon amie ; elle, déjà vêtue de sa robe noire, repassait son tablier et sa coiffe au moment de l'arrivée du médecin. Tandis qu'il examinait mon pied, le chat, un grand tricolore, a sauté d'un bond de la galerie dans la chambre, s'est approché de lui et s'est frotté contre son pantalon en y laissant une traînée de poils. Gyurica parti, Gizi brossa soigneusement la cuvette, comme si elle craignait la contagion.

Ma première idée avait été de passer la nuit dans l'île Marguerite. Une fois Juli partie aux Vêpres, j'étais restée tout l'après-midi seule à la maison. Je lui écrivis un mot l'avertissant que je passerais la nuit au Grand Hôtel, fis ma valise et appelai un taxi. À la hauteur du Théâtre de Verdure, je l'arrêtai et réglai le prix de la course. De l'hôtel s'échappaient des flots de musique. J'allais entrer lorsque je me rendis compte qu'on relevait les stores au-dessus des tables : le soleil se couchait. On tournait la manivelle, la toile bleue remontait lentement, le cadre métallique se repliait. L'espace d'une seconde je revis la pièce que le tapissier avait cousue devant nous, respirai l'odeur de l'orage qui avait déchiré la bâche, et me retrouvai à l'abri sous la verrière du restaurant par laquelle nous avions regardé tomber la pluie et fulgurer les éclairs.

J'ai fait demi-tour et suis rentrée en ville. En arrivant à la maison, j'ai trouvé Gizi assise sur une marche de l'escalier ; sa jupe strictement tirée sur ses genoux, elle attendait. C'était son jour de congé et elle venait me chercher pour m'emmener coucher chez elle. Point n'était besoin d'explications entre nous. Elle habite une de ces horribles bâtisses budapestoises où tous les logements du même étage ouvrent sur une galerie centrale. Le sien porte le numéro 39, mais il existe un numéro 60, près du grenier. À côté des portes donnant sur la galerie il y a presque toujours une cage accrochée à une patère, des enfants crient dans la cour, des effluves de cuisine s'échappent des fenêtres et la porte des cabinets, communs à tout le palier, ne ferme pas.

Sur le seuil de l'appartement j'ai buté dans la caisse à ordures. Une demi-heure plus tard, ma cheville enflait. J'ai dîné allongée. Gizi avait fait frire une galette de plomb qu'elle a arrosée de crème fraîche. Elle n'avait préparé qu'un seul des deux lits de la chambre à coucher ; nous devions y dormir ensemble, sous la photo de Juszi en jeune épousée, les cils baissés et tenant entre ses mains un minuscule bouquet de myrtes. J'ignore où elle avait expédié Jozsi, mais je ne souhaitais pas lui poser de questions.

Nous n'avons pas bien dormi. Mon pied me faisait mal. Elle s'est levée plusieurs fois pour renouveler ma compresse. Au matin, elle est descendue au *Közért*<sup>1</sup> pour téléphoner au docteur. Tu connais la suite.

<sup>1</sup>. En décembre 1949, en Hongrie, le petit commerce privé fut supprimé et remplacé par un réseau national de magasins d'alimentation, le *Közért*.

"

"

"

"

Quand Gyurica est parti, Gizi a appelé un taxi et je l'ai déposée sur la place, à une centaine de mètres du Cygne, j'ai poursuivi mon chemin. J'avais encore perdu mes épingles à cheveux, et j'en ai acheté une douzaine au bazar. Près de la porte cochère stationnaient des marchandes de fleurs. Elles m'ont accostée mais n'ont pas insisté. Alors que j'en passais le seuil, j'ai aperçu un arbre en fleur au-dessus du mur et j'ai reculé. Hier je n'y avais pas prêté attention, ou à peine, aujourd'hui je découvrais qu'il s'agissait d'un bignonia aux fleurs rouge sang.

Sais-tu seulement ce qu'est un bignonia ?

Père t'aurait donné son nom botanique ; moi aussi, je l'ai su, ça me reviendra. Si tu étais venu rue des Graviers, tu saurais à quoi ressemble un bignonia : un arbuste tortu, tenace, dont les fleurs ressemblent à des petits cors de chasse. Le jour où pour la première fois j'ai rendu visite à Angela, elle guettait mon arrivée, pendue à la grille de son jardin, une fleur de bignonia rouge entre les dents.

Je n'ai pas franchi le seuil ; j'ai continué en boitillant en direction de la chapelle. Je portais les chaussures de Gizi. Elle a des pieds plus grands que les miens, pourtant mes orteils comprimés m'élançaient douloureusement. Sitôt entrée dans l'oratoire, je me suis déchaussée et j'ai caché mon pied sous le prie-Dieu : les dalles dégageaient une fraîcheur agréable.

Il n'y avait là qu'un vieillard agenouillé devant la statue de saint Antoine ; ses lèvres remuaient et, pour joindre les mains, il faisait le même geste que Pipo dans *Sainte Jeanne*. Il priait avec une sorte d'ostentation. Puis il a glissé une pièce de bronze — vingt fillérs<sup>2</sup> — dans le tronc des œuvres. À peine eut-il disparu, que je fondis en larmes.

Mes sanglots, « mes longs sanglots harmonieux », voilà ce que Vanya prise par-dessus tout chez moi. Il aurait dû entendre mes gémissements étranglés ! Je ne sais pas ce qui me faisait pleurer. Pas toi, en tout cas. Peut-être la chapelle et sa pénombre. Depuis quand n'étais-je pas entrée dans une église ? La lampe de l'autel rougeoyait ; des roses jaunes, prêtes à s'effeuiller, fleurissaient la statue de la Vierge.

C'était si bon d'être dans une église ! Incroyablement bon. Si j'avais cru en Dieu — ou en quoi que ce fût —, mon plaisir eût sans doute été moindre. J'aurais assailli le ciel, me serais lamentée, me serais plainte ; j'aurais supplié, et probablement aurais-je promis quelque chose. Incroyante, je pouvais pleurer tout mon soûl, sans contrepartie, il n'y avait aucun recours et il était inutile d'en réclamer ; même si j'avais été douée pour la prière, c'eût été peine perdue. Mes fardeaux continuent de peser sur moi, mais j'ai pu m'abandonner pour un moment ; pourtant les choses n'en sont que plus insupportables. Si bien que je ne sais pas pourquoi cet arrêt dans l'église fut aussi bon.

Au moment de me lever, j'ai eu du mal à remettre le soulier. Impossible de le lacer ; mais mon pied enflé tendait les lanières et je ne risquais pas de le perdre.

Je ne suis pas entrée par la porte cochère — pour ne pas revoir le bignonia — mais par une porte latérale. J'espérais ne rencontrer personne. Je me suis redéchaussée et assise par terre. Il y a du vent, juste ce qu'il faut pour agiter les feuilles sur les branches. Un insecte trotte à côté de moi, il contourne mon orteil ; un bel insecte aux ailes bleues. Mon père aurait dit : « Tiens, une *Colosoma Sycophanta* », et il aurait écarté de son chemin le noyau de pêche craché par terre. Après quoi, il aurait ajouté d'un air grave : « Va en paix, petit voyageur. »

Tu l'aurais sûrement aimé. Si je ne t'ai pas parlé de lui, c'est que je préfère, autant que possible, ne parler de rien à personne. Même à toi. Enfant, je me suis tue pendant de si longues années qu'il était trop tard, ensuite, pour apprendre à parler. Je ne sais que mentir ou me taire. Ma biographie est un mensonge. Ce qu'on dit de moi est un autre mensonge. Je mens avec tant de facilité que je pourrais en faire un métier. Quand j'ai compris que je ne parviendrais pas à énoncer la vérité, même à toi, j'ai su que rien ne pourrait me sauver.

Mais il est vrai que Père aurait dit : « Va en paix, petit voyageur. » Et qu'il se serait accroupi près de lui. C'est étrange, chaque fois que j'évoque son souvenir, je le vois accroupi, ses cheveux blonds et rares retombant sur son beau front bombé, en train d'examiner par-dessous ses lunettes un insecte ou une fleur. Son front est couvert de rosée car son front était toujours un peu moite, non pas d'une sueur déplaisante, mais d'une sorte de buée, comme quand on souffle sur une vitre qui garde la trace de notre haleine. Le jour de sa mort, cette buée demeura sur son visage et je l'essuyai avec ma main ; j'avais bien lavé les mouchoirs la veille au soir, mais ils n'étaient pas secs. C'était l'hiver et la lessive pendait au grenier, roide et craquante. Nos mouchoirs les plus fins nous venaient de tante Irma ; plus

---

<sup>2</sup>. Le forint est la devise nationale hongroise depuis le 1<sup>er</sup> août 1946. Il est divisé en cent fillérs.

"

"

"

"

"

tard, je les séchai au fer à charbon de bois pour que Mère puisse étancher ses larmes. Je ne t'ai pas parlé non plus de tante Irma, et pourtant j'ai porté ses chaussures pendant deux ans.

N'as-tu pas remarqué que chaque fois que je sors de l'eau, à la plage, je me dépêche d'enfiler mes sandales ? Je pose le pied gauche sur la berge et, vite, je cache mon pied droit dans l'espadrille. À Szolnok, quand nous sommes montés dans nos chambres et que tu vins me rejoindre, la nuit, j'étais assise sur les talons et non pas allongée sur le lit. Au petit jour, quand tu m'as quittée, tu as dit en riant que j'étais pudique. Car, à peine avais-tu allumé pour récupérer ta montre et ton portefeuille, que j'avais remonté la couverture et l'avais bordée sous mes pieds.

Pipo t'aurait appris que je ne suis pas pudique. Dès qu'il fait chaud, j'ai envie d'aller nue, sans vêtement. Pipo connaît un détail que tu ignores : j'ai deux durillons au pied droit, et j'ai beau porter des chaussures faites sur mesure, ils ne disparaissent pas. Étais-tu furieux le jour où je t'ai défendu de m'accompagner chez le bottier pour essayer mes escarpins rouges à brides ! Je ne voulais pas que tu voies mon pied droit. Et je ne voulais pas te raconter tante Irma.

Hier, c'est mon pied droit qui a enflé, je l'ai tendu au docteur chaussé d'une pantoufle. Aujourd'hui, dans le soulier de Gizi, j'ai aussi mal que dans les souliers de mon enfance, hérités de tante Irma. Son pied était aussi petit que celui d'un enfant, et elle en tirait une fierté d'enfant. Un jour d'été — j'étais en sixième —, je fis craquer ma sandale ; le soir j'allai demander à Ambrus, le cordonnier, du fil ciré pour la recoudre. Il m'en donna, mais il la recousit lui-même. « Qu'est-ce que je vous dois ? » En contrepartie, je nourrirais ses cochons. J'apportai donc leur pâtée aux deux gros monstres, et je faillis me luxer la hanche quand je fis passer le seau par-dessus la clôture car, si je m'étais avancée jusqu'à l'auge, ils m'auraient sûrement renversée. En plus, je dus coudre une pièce sur son treillis bleu, celui qu'il portait le dimanche pour aller au verger. Après quoi, nous fûmes quittes. En mon for intérieur, je pensais qu'il m'avait rudement fait bosser pour une saleté d'aiguillée de fil. En arrivant à la maison, pieds nus, ma sandale à la main, je tombai sur Père assis dans le jardin : « On aurait besoin de souliers », énonça-t-il. Mère soupira : « C'est sûr. » Pour ma part, je filai dans la cuisine afin de m'occuper de ce qu'on allait manger. On aurait besoin de souliers ! Bien sûr qu'on en aurait besoin. Tant pis, je finirais l'année scolaire sans. Sans souliers.

Le même soir, tante Irma nous rendit visite. Mon père était couché. Mère sortit le flacon de ratafia auquel il n'avait pas le droit de goûter ; elle non plus n'en buvait pas, elle faisait semblant et, une fois l'invité parti, versait goutte à goutte le contenu de son verre dans le carafon à socle d'argent. Tante Irma m'aimait bien. Elle me prenait toujours sur ses genoux, me caressait, m'offrait des bonbons. Je supportais ses caresses comme une petite putain. Je l'observais, essayant de deviner si oui ou non elle donnerait de l'argent. Elle en donnait rarement, sinon jamais ; mais elle apportait presque toujours des cadeaux. Ce jour-là, elle m'offrit un collier de corail : n'étais-je pas une grande fille, une collégienne ? Elle me le passa elle-même au cou et m'embrassa sur les deux joues. Je la fixai, stupéfaite. Si nous vendions ce collier, rien n'empêcherait le bijoutier de l'exposer dans sa vitrine et tante Irma le reconnaîtrait. Du corail ! Alors que je n'avais même pas une jupe convenable sur le derrière ! Je glissai de ses genoux : ce soir-là, je le sentais, je ne pourrais plus supporter ses caresses.

Mais je restai près de la table. La pâtée des cochons avait taché le bas de mon tablier ; j'avais les pieds et les jambes nus, et les perles de corail rayonnaient autour de mon cou.

Tante Irma m'examina de la tête aux pieds et s'enquit de la robe que je mettrais pour la fête de rentrée au collège.

Mère soupira — trois uniformes étaient obligatoires et, pour le moment, je n'en avais pas un seul —, puis bredouilla une vague réponse. Je décelai un éclair de joie dans les petits yeux stupides de tante Irma. Elle cambra son pied d'un air satisfait, le compara au mien, se déchaussa derrière la retombée de la nappe à franges et essaya ma sandale. Joyeuse et fière, elle nous fit constater qu'elle lui était un tantinet trop grande. Mère ne devait pas se formaliser — n'étaient-elles pas cousines germaines, et ne m'aimait-elle pas comme sa propre fille ? —, mais, puisque par chance nous avions la même pointure, elle se permettrait de m'envoyer des souliers à elle pour la fête. Elle se lassait vite de ses chaussures ; elle les faisait faire sur mesure, une paire n'attendait pas l'autre, et les anciennes se racornissaient au fond d'une armoire.

Je regardai ses pieds chaussés de fins escarpins jaunes à talon mi-haut, travaillés, tarabiscotés, pareils à des jouets. Mère baissa les yeux.

Le lendemain je recevais une paire de chaussures en cuir noir et daim gris boutonnées sur le côté. Je me rendis à la cérémonie habillée d'une robe blanche, bien que la matinée fût venteuse et promise à

la pluie. Les autres filles portaient toutes l'uniforme bleu foncé réglementaire, et même dans cette tenue certaines avaient froid et boutonnaient leur col jusqu'au menton. Habitée aux intempéries comme un ourson, j'avançai, morose, dans la file qui se dirigeait vers la chapelle, vacillant sur mes maudits souliers à boutons. Le professeur principal me prit à part : ma mère devait m'équiper de chaussures de jeune fille et non pas de souliers de dame qui me faisaient remarquer. « Est-ce que le collège est disposé à m'en fournir une autre paire ? » Le professeur s'enquit de mon identité, et je la déclinai ; elle rougit et n'insista pas davantage. Mon arrière-grand-père avait fondé le collège, qui portait son nom : Mozes Encsy. Je bénéficiais d'une des bourses qu'il avait créées.

Je continuai de me rendre au collège en souliers à boutons.